Zeitschrift: Schweizer Volkskunde : Korrespondenzblatt der Schweizerischen Gesellschaft für Volkskunde = Folklore suisse : bulletin de la Société suisse des traditions populaires = Folclore svizzero : bollettino della Società svizzera per le tradizioni popolari

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Volkskunde

Band: 107 (2017)

Heft: 2

Artikel: Penser les questions de sécurité

Autor: Bozzini, David

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1003758

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Penser les questions de sécurité

S'il y a un sujet qui ne cesse d'être d'actualité, c'est bien celui de la sécurité. Sécurité des frontières, de l'emploi, sécurité des évènements, sécurité dans les trains, les aéroports, les villes… caméras, police, contrôles, inspections. Les questions de sécurité imprègnent nos vies, les discours que nous entendons, les peurs que nous éprouvons, les choix que nous faisons. Vacances à Sharm-el-Cheikh? – Peut-être l'année prochaine.

La plupart du temps lorsque nous entendons «sécurité» il s'agit, soit de celle des individus, soit de celle de la collectivité. La sécurité contribue à définir les grandes lignes de l'organisation sociale. Depuis Hobbes au moins, la liberté de l'individu est limitée et régulée pour assurer l'ordre social dont le souverain est garant. Comme le remarque Michel Foucault[1], avant qu'elle devienne l'institution que nous connaissons, la police mise en place dans l'Europe du 17e siècle a pour mission autant de garantir le bon fonctionnement des chaussées et des marchés que d'assurer la croissance et la prospérité de la population. Dans ce contexte, le maintien de l'ordre consiste à organiser et à optimiser les rendements de la «nation» pour assurer la défense et la splendeur de l'État (op.cit.). L'ordre intérieur est ainsi la condition du maintien de l'ordre extérieur, international, dans lequel les pouvoirs politiques rivalisent.

Frontières, armées régulières, éducation, statistique, contrôles des axes de transports et flux et hygiène des marchés prennent alors les contours que nous leur connaissons à partir du 18e siècle. Ils viennent ainsi construire en Europe l'État moderne libéral (ainsi que les conditions nécessaires au développement du capitalisme) qui s'exportera ensuite comme la seule et unique forme possible d'organisation territoriale de grande échelle. La sécurité est co-dépendante de l'émergence des Etats-Nations et de la fortification d'un pouvoir souverain national.

Quand bien même l'aspect historiquement contingent de cette co-construction du social et du pouvoir apparaît distinctement, la sécurité humaine, sociale et politique reste néanmoins perçue la plupart du temps comme une chose objective; un état de fait, sinon un objectif à atteindre. Dans cette perspective, l'état solide et cristallin serait à la sécurité ce que l'état gazeux et chaotique serait à l'insécurité.

Or, comme souvent, l'analogie physique occulte la complexité des processus qui construisent socialement et culturellement les questions de sécurité et les manières dont nous éprouvons à leurs égards de la sérénité ou de l'agitation. C'est le constat que font les experts en relations internationales Ole Wæver, Barry Buzan et Jaap de Wilde dans la deuxième moitié des années

[1] Foucault, Michel: Security, Territory, Population: Lectures at the Collège de France, 1977–78. London 2007.

90, et notamment dans leur célèbre ouvrage : «*Security: A New Framework for Analysis*»[2] où ils développent le concept de sécuritisation[3].
Au lieu de considérer les problèmes de sécurité qui menacent la souveraineté et l'indépendance d'un Etat comme des phénomènes donnés à partir desquels un gouvernement élabore des mesures pour s'en défaire, Wæver, Buzan et de Wilde approchent ces problèmes d'une manière critique pour les envisager de la manière suivante: les questions de sécurité émergent d'un processus de sécuritisation mené par un acteur ou une entité (un gouvernement par exemple) qui présente une situation, ou défini un problème, comme une menace existentielle. Cette menace invite, sinon oblige, à adopter des mesures exceptionnelles et urgentes.
Ainsi construite, la menace qui porte atteinte à l'existence d'un ordre social et politique (un état, un système politique, un mode de vie collectif, etc.) autorise la prise de décisions et justifie des actions qui ne relèvent pas de la vie politique ordinaire et de ses procédures[4] (op.cit., S. 23-24). En étant le résultat d'un processus de sécuritisation, plutôt qu'une réalité objective, les problèmes de sécurité doivent être alors considéré comme toujours contingents, contestables et contestés, ainsi que politiquement, socialement et culturellement situés. La notion de sécurité est alors entendue d'avantage comme un idiome ou un outil politique à manier avec une extrême précaution que comme un concept scientifique permettant de saisir et d'analyser des réalités socio-politiques variées.
Parmi les grands thèmes de société qui de nos jours font l'objet d'un processus de sécuritisation nous pourrons signaler par exemple l'immigration, l'Islam radical, internet ou encore le changement climatique. Tous font largement référence à une menace existentielle en renvoyant à la figure contemporaine du terroriste, du criminel ou de la catastrophe. Or, il apparaît difficile de parler au singulier d'un processus de sécuritisation au sujet de l'un ou de l'autre thème mentionné puisqu'ils font l'objet d'innombrables discours et s'appuient sur d'incalculables évènements passés ou à venir qui viennent définir les menaces et les risques. Les processus de sécuritisation sont ainsi diffus et itératifs et se développent parfois même dans une durée relativement longue.
Pour que l'appareil discursif des élites politiques affairées à sécuritiser tel ou tel sujet de préoccupation prospère dans nos sociétés démocratiques en une menace existentielle requérant des mesures exceptionnelles, il faut que le sujet en question soit déjà un sujet de préoccupation largement discuté ou du moins que la menace soit articulée avec un des discours et représenta-

[2] Buzan, Barry, Ole Wæver and Jaap De Wilde: Security Analysis: Conceptual Apparatus. In: Barry Buzan, Ole Wæver and Jaap De Wilde: Security: a new framework for analysis. Boulder 1998, S. 21–47.
[3] Ayant tous passés au «Copenhagen Peace Research Institute» ces chercheurs forment le noyau initial de ce qui désormais est devenu «l'Ecole de Copenhague» en relations internationales et dans les études de la sécurité.
[4] On pourra penser un conflit armé, à la mise en place d'un état d'urgence, à des mesures économiques spéciales, des décrets urgents, la dissolution d'un parlement, une mobilisation générale, etc.

tions qui lui pré-existent et qui entrent en résonance avec elle. S'il arrive que la figure patibulaire d'un autocrate et l'existence présumée d'armes chimiques en sa possession puissent suffire à justifier une guerre, force est de constater que le travail de sécuritisation d'un régime au Moyen-Orient, nécessite quelques représentations en arrière-plan. Les processus de sécuritisation ne se produisent donc jamais dans le vide mais, s'appuient et s'articulent sur toutes sortes de représentations et de phénomènes socio-culturels et historiques qu'ils viennent épouser et alimenter: la figure irrationnelle et violente du despote que les discours et les représentations orientalistes cultivent en Europe depuis des siècles ainsi que le spectre connu et effrayant des armes de destruction massive biologique, chimique ou nucléaire.

Dans son dernier ouvrage, l'anthropologue américain Joseph Masco[5] analyse les transformations au travers desquelles la sécurité nationale état-uniennes s'est réorganisée autour de son projet anti-terroriste global. Il montre par exemple que la logique préventive, existante déjà dans le projet d'endiguement du communisme lors de la guerre froide, prend de nouveaux contours dans la guerre contre le terrorisme: les principes de dissuasion et d'équilibre de la terreur propre aux politiques d'armement nucléaire sont évacués pour faire place aux principes de l'alerte permanente et des interventions militaires préventives face à une menace présentée non seulement comme permanente mais également invisible, sans limites et beaucoup plus versatile que l'adversaire précédent. En s'intéressant autant aux institutions qu'aux affects qu'il considère comme les infrastructures de la sécurité nationale, Masco établi toutefois une continuité surprenante de la peur dans le travail de sécuritisation et de militarisation qui touche la société américaine dans les deux périodes. La manière dont elle se manifeste dans le contexte de la guerre contre le terrorisme est en somme une reconfiguration d'un travail émotionnel collectif qui s'est développé durant la guerre froide au sujet d'autres menaces et d'autres discours.

Contrairement à l'approche de Ole Wæver, Barry Buzan et Jaap de Wilde, les anthropologues et les sociologues vont dès lors se pencher sur ces processus de sécuritisation non pas seulement en s'intéressant aux discours des élites politiques mais en analysant ces processus dans leurs contextes sociaux, culturels et politiques plus larges. Ce faisant, l'approche socio-anthropologique de la sécurité se défait de la distinction très discutable entre Etat et société qui réside implicitement dans la théorie de la sécuritisation et qui détermine d'un côté des élites politiques agissantes et de l'autre une population passive, reléguée au rôle de simple récepteur des discours promus et imposés d'en-haut.

En s'inspirant donc de la théorie de la sécuritisation développée par un groupe d'experts en relations internationales, les sociologues et anthropologues abordent les processus de constructions socio-culturelles de la sécurité qui ne se limitent pas à une étude des élites politiques nationales. D'une part,

[5] Masco, Joseph: The Theater of Operations: National Security Affect from the Cold War to the War on Terror. Durham, London 2014.

ils reconnaissent que la construction des problèmes de sécurité nécessitant des mesures spécifiques n'est pas le seul travail des élites mais que cette construction repose sur des phénomènes socio-culturels pré-existants. D'autre part, ils prennent en compte le fait que d'autres acteurs occupant toutes sortes de positions sécuritisent eux aussi mais à leurs manières des problèmes qui se posent à eux et aux collectivités dans lesquelles ils et elles évoluent. Hélène Risør[6] analyse par exemple comment des habitants d'une ville de Bolivie cherchent à détecter les traces d'activités criminelles imminentes dans leurs quartier (2013). On pourra aussi certainement analyser les discours des promoteurs de communautés sécurisées (*gated communities*) qui fleurissent dans d'innombrables pays.

Les questions de sécurité sont donc définies et débattues par une multitude d'acteurs qui peuvent contester, ou au contraire s'appuyer sur, les thèses avancées par d'autres évoluant à leurs côtés aussi bien qu'ailleurs, dans d'autres milieux sociaux ou géographiques ou encore à différentes échelles. Les recherches menées par Constance Smith[7] et Daniel Goldstein[8] montrent que la sécurité n'est pas l'apanage des Etats et que les représentations qui circulent globalement sont également réinvesties localement.

D'autres anthropologues ont mis l'accent sur le fait qu'une approche processuelle de la sécurité et de l'insécurité ne doit pas se focaliser uniquement sur la dimension discursive de la sécuritisation mais doit aussi aborder le phénomène par les pratiques. Juliana Ochs[9] par exemple analyse non seulement comment les citoyens Israéliens qu'elle rencontre reprennent à leur compte et discutent les discours sécuritaires des officiels de l'État d'Israël mais comment ces discours se traduisent dans d'innombrables gestes et pratiques quotidiennes qui tendent à éviter, voire même à conjurer, les violences que les discours officiels mettent sans cesse au-devant de la scène médiatique nationale. Quant à Stine Krøijer[10], elle se focalise sur une analyse comparée des discours et des pratiques de sécurité des manifestants altermondialistes et des forces de police qui sont mobilisées pour les contenir lors du sommet COP15 de Copenhague en 2009 (2013). Ces études montrent alors particulièrement clairement à quel point différentes conceptions et modèles de sécurité peuvent s'emboiter ou au contraire s'opposer les unes aux autres.

6 Risør, Helene: «Captured with their Hands in the Dough»: Insecurity, Safety-Seeking, and Securitization in El Alto, Bolivia. In: Martin Holbraad and Morten Axel Pedersen (Hg.): Times of Security: Ethnographies of Fear, Protest and the Future. London 2013, S. 57-79.

7 Smith, Constance: «They Are Just Terrorists»: Constructing Security Claims in Nairobi. In: Etnofoor 27(2) (2015), S. 133-155.

8 Goldstein, Daniel: Toward a Critical Anthropology of Security. In: Current Anthropology 51(4) (2010), S. 487-516.

9 Ochs, Juliana: Security and suspicion: an ethnography of everyday life in Israel. Philadelphia 2011.

10 Krøijer, Stine: Security is a Collective Body: Intersecting Times of Security in the Copenhagen Climate Summit. In: Martin Holbraad and Morten Axel Pedersen (Hg.): Times of Security: Ehnographies of Fear, Protest and the Future. London 2013, S. 33-56.

Bien entendu, l'anthropologie semble aussi parfaitement outillée pour saisir les conséquences et les répercussions des mesures de sécurité mise en place par un acteur ou un autre, et pour déceler les tensions, les inégalités et les injustices qu'elles engendrent ou rendent encore plus poignantes pour des groupes sociaux pris dans les mailles de ces dispositifs à la fois discursifs et pratiques. Comme le remarque à juste titre Holbraad et Pedersen[11], les produits de la sécuritisation engendrent des espaces et des temporalités qui leurs sont propres, des zones d'exception tout comme des périodes de violence non seulement physique mais aussi symbolique qui obligent les individus à réagir vite (à fuir ou se cacher, par exemple), ou au contraire, à attendre (une décision des autorités ou à vivre dans la clandestinité, etc.). Valerie Hansch, Lena Kroeker et Silke Oldenburg[12] remarquent ainsi que les individus qui se trouvent dans des situations d'incertitude éprouvent des relations affectives intenses au passé, au présent et au futur (espoir, anxiété, etc.) et construisent ainsi des ordres temporels spécifiques.

On le voit bien, les processus de sécuritisation et les mesures qui en découlent produisent ainsi bien plus que des représentations et des catégories (l'ennemi, le terroriste, tel ou tel état voyou ou tel ou tel danger, etc.) mais ces processus et ces dispositifs opèrent des exclusions, bannissent et impactent sur les vies de ceux qu'ils définissent comme porteurs d'une menace aussi bien que sur ceux qu'ils ont pour objectif de protéger. Ces co-constructions à la fois des mesures sécuritaires et des menaces qu'elles ciblent représentent l'une des manières de considérer que les mesures et les discours de sécurité produisent toujours en même temps les objets et les incarnations de l'insécurité qu'elles semblent combattre. Ainsi, il paraît plus judicieux dans une perspective sociologique ou anthropologique de considérer les processus d'(in)sécuritisation dans leur contradictions et leur indissociabilités.[13]

David Bozzini
david.bozzini@unibas.ch

[11] Holbraad, Martin, Morten Axel Pedersen (Hg.): Times of security: ethnographies of fear, protest and the future. London 2013.

[12] Hänsch, Valerie, Lena Kroeker, Silke Oldenburg: Uncertain Future(s): Perceptions on Time between the Immediate and the Imagined. In: Tsantsa, revue de la Société suisse d'ethnologie 22 (2017), S. 4-17.

[13] Je tiens à remercier Laure Sandoz pour sa relecture de ce texte et ses suggestions.